

l'abaissement intellectuel et moral s'est produit chez elle en même temps que l'abaissement matériel et politique. A cela il n'y a qu'une explication, c'est le despotisme ; non pas seulement le despotisme politique, mais un despotisme qui était à la fois politique et religieux, une sorte de despotisme oriental, opprimant les esprits aussi bien que les corps, qui, depuis Philippe II, fut remis aux mains des rois d'Espagne.

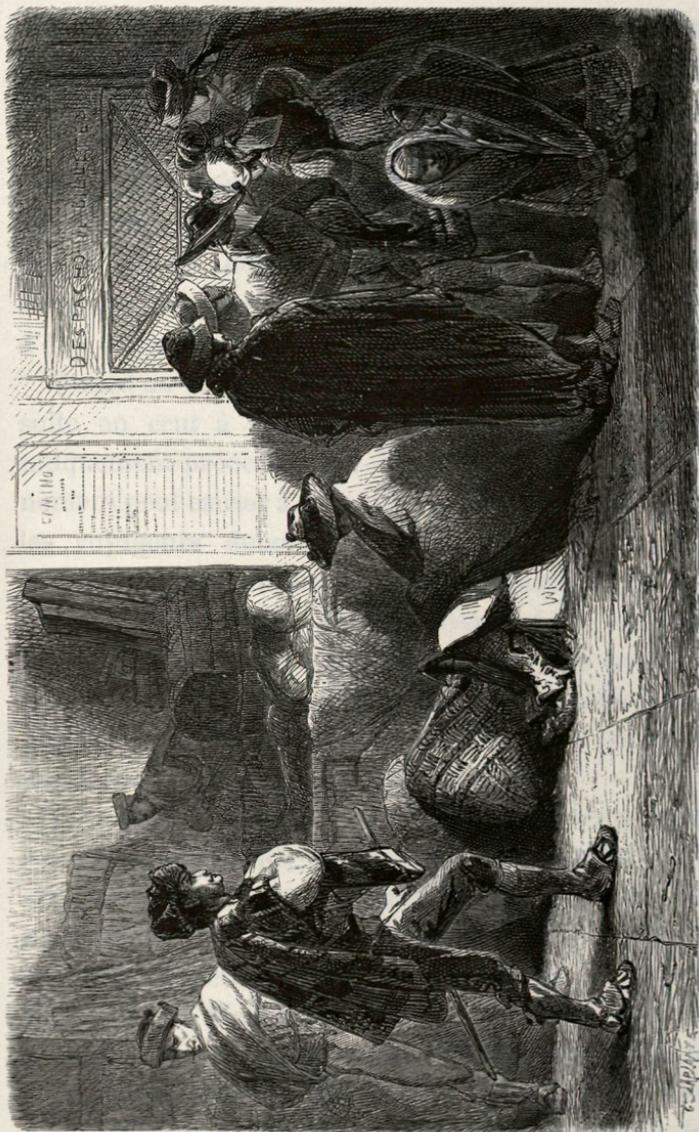
Sous un tel régime, non-seulement toute vie politique s'est éteinte, mais toute indépendance individuelle a disparu, toute initiative a été étouffée, tout mouvement s'est arrêté ; la vie morale a été comme paralysée. La terreur a tellement pesé sur les âmes, que le ressort en a été en quelque sorte brisé, et que les intelligences ont été comme frappées de stérilité.

Depuis un demi-siècle, ce régime oppressif a à peu près cessé. Aussi voyez : déjà, malgré l'anarchie, le génie espagnol semble s'être ranimé. La guerre de l'indépendance a secoué son long sommeil, et, sous l'outrage du joug étranger, le patriotisme exalté lui a servi d'inspiration. Rentrée dans le courant européen, l'Espagne a pris part, quoique de loin, à ce brillant mouvement littéraire qui a marqué la première moitié de ce siècle. De nobles esprits, de féconds et aimables talents ont fait luire sur elle comme l'aurore d'une gloire nouvelle. Elle a eu des historiens, des orateurs comme le duc de Rivas, Martinez de la Rosa, Donoso Cortès ; des poètes comme José de Larra et Zorilla ; des romanciers comme Fernand Caballero ; des philosophes chrétiens comme Jacques Balmès. L'imitation française

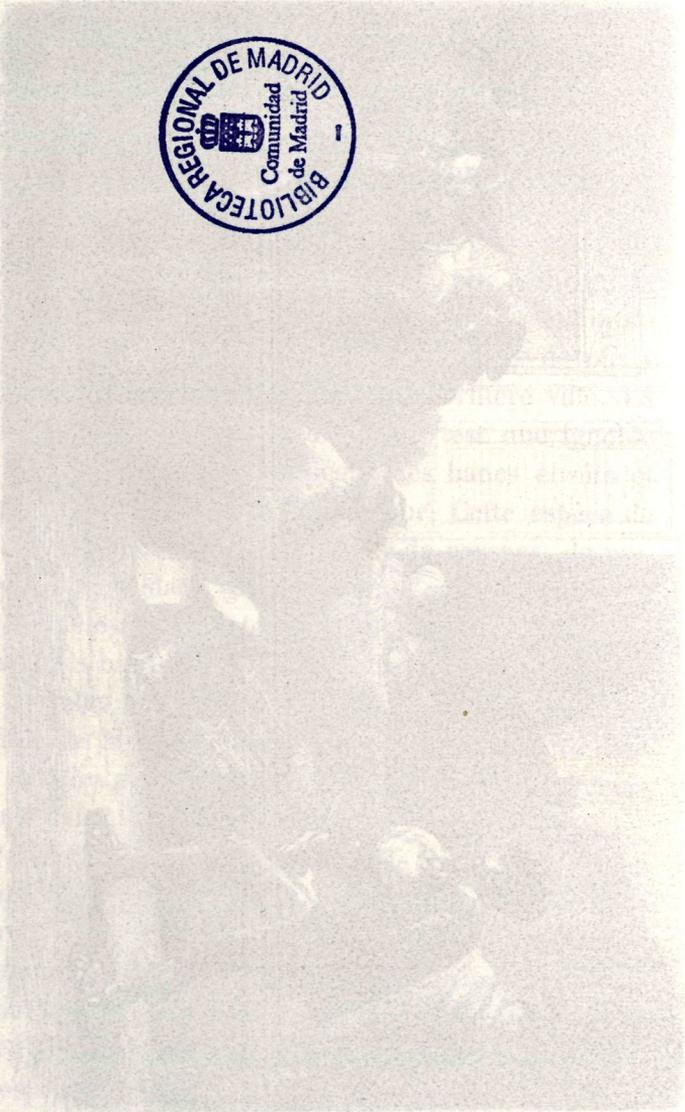
se montre trop chez eux, sans doute; mais il y a un fond d'originalité, il y a surtout un sentiment national profond et énergique. C'est un peuple qui se réveille et qui cherche sa voie. Qu'on lui donne l'ordre, la paix, la liberté, et, doué comme il est, il saura retrouver sa prospérité et peut-être sa gloire passées.

Vers huit heures du soir, le train s'arrête à une petite station appelée Chinchilla : c'est là que le chemin de Murcie s'embranché à celui d'Alicante; nous devons y attendre le train qui vient de cette dernière ville. La gare où nous cherchons un refuge est une ignoble baraque. On a pour tous sièges des bancs étroits et sales, qui en garnissent le pourtour. Cette espèce de grange est encombrée d'une foule de paysans, de mulâtiers, de soldats, de femmes, d'enfants, tout cela couché pêle-mêle par terre et sur les bancs, parmi les sacs et les bagages. De toute cette cohue se dégagent des parfums qui n'ont rien de commun avec ceux des jardins de Murcie. Mais la bise du soir est aigre dans ces grandes plaines; et, bon gré, mal gré, il faut chercher un abri dans ce caravansérail.

Pendant que nous attendons le train qui est en retard, le Français qui a voyagé avec nous depuis Murcie nous raconte une horrible aventure arrivée l'automne dernier tout près d'ici, à Albacète. C'était en octobre, au moment où le choléra sévissait avec violence à Barcelone et à Valence. La peur troublait tous les esprits; on fuyait de toutes parts, et les imaginations populaires fermentaient, comme il arrive, sous la



decease, as Iy trona mori.



...mentant, comme il arrive, sans la

menace du fléau. Un médecin bavarois, le docteur Hoffmann, se trouvait à Valence : il voyageait avec sa femme. Ni l'un ni l'autre ne parlait l'espagnol. Voulant se rendre à Alicante par le chemin de fer, ils vinrent coucher à Albacète. Dans la nuit, la femme du docteur tomba malade. Cette femme était atteinte d'une affection nerveuse, dont les accès périodiques la jetaient dans de violentes convulsions, suivies d'une sorte d'état cataleptique.

Quand on la vit en proie à ces convulsions, tout de suite on crut à une attaque de choléra. L'hôtelier, uniquement préoccupé du dommage qu'un pareil événement peut causer à sa maison, commence par mettre les voyageurs dehors. Personne ne consent à leur donner ni gîte, ni secours. Bientôt, autour de cette femme froide, livide, sans mouvement, la foule s'amasse; la panique se répand : plus de doute qu'elle ne soit morte du choléra. De peur que le choléra ne se propage, on veut l'ensevelir sur l'heure : on creuse une fosse, et on s'apprête à l'y mettre.

Le malheureux docteur essaie de faire comprendre à ces gens effarés que sa femme n'est pas morte, qu'elle est en léthargie; mais il parle allemand, et personne ne l'entend. Fou de douleur, il se débat, il s'attache au corps de cette infortunée; il s'arrache les cheveux de désespoir. Malgré ses cris, ses efforts, ses larmes, sa femme est emportée et enterrée vivante. Pour lui, on le regarde comme pris de folie furieuse; on le mène à l'hôpital, et on l'enferme dans un cabanon. Le lendemain, on l'y trouva mort.

Leurs effets, leurs bagages avaient été pillés et volés ; si bien que des deux voyageurs il ne restait littéralement pas trace. Au bout de quelques semaines, leurs parents, leurs amis, ne recevant pas de nouvelles d'eux, s'alarmèrent. On alla aux renseignements sans rien apprendre : après Valence, on perdait leurs traces. Qu'étaient-ils devenus depuis ? nul ne le savait. Le roi de Bavière, qui s'intéressait au docteur Hoffmann, fit faire des recherches plus exactes par son ambassade à Madrid. Des autorités espagnoles on ne put rien savoir : elles ignoraient, ou feignaient d'ignorer tout. Ce n'est que par les agents de l'administration française du chemin de fer qu'on parvint à connaître la triste vérité.

Enfin le train d'Alicante est arrivé, et nous partons. On marche lentement ; le chemin monte toujours : d'Alicante à Madrid, il franchit une rampe de sept à huit cents mètres. Du reste, autant qu'une nuit claire permet d'en juger, le pays est toujours aussi nu, aussi désolé. J'entends dire que sur la ligne d'Aranjuez à Valence on fait deux cents kilomètres sans voir un arbre ; les premiers qui consolent l'œil du voyageur sont deux palmiers qui se montrent dans le désert aux approches d'Almanza, et qu'on signale de loin comme une vigie en mer.

A cinq heures du matin, nous nous arrêtons à Aranjuez, pour y attendre le train de Madrid qui va à Tolède. Aranjuez ressemble à Versailles, à peu près comme Madrid ressemble à Paris : de grandes rues tirées au cordeau, et où l'herbe pousse ; de grandes maisons,

plates et basses, qui sont pour la plupart des hôtels garnis. La ville est déserte les trois quarts de l'année; elle ne s'anime que l'été, lorsque la cour y réside. Alors tous les hôtels se remplissent, toutes les maisons se louent, et la haute société de Madrid, fuyant les chaleurs suffocantes de la capitale, vient ici chercher un peu d'ombre et de fraîcheur.

Le château est une lourde construction sans caractère. Les jardins, imités de ceux de Le Nôtre, n'ont de remarquable que leur belle végétation, qui rappelle tout à fait celle de nos climats, et par cela même est d'autant plus admirée des Espagnols. Le Tage les traverse : il n'a rien ici de majestueux; ce n'est encore qu'un gros torrent; ses eaux, qui sont, dit-on, pendant l'été transparentes et vertes, sont en ce moment jaunâtres et troublées par les pluies du printemps.

En une heure on est à Tolède. Tolède est sur une montagne, ou plutôt sur un massif de collines abruptes, qui s'élève comme un promontoire, et que le Tage, rapide et profond, entoure de trois côtés. D'en bas, la ville présente un aspect très-pittoresque, étageant sur la pente le reste de ses vieilles murailles, ses tours moitié mauresques, moitié gothiques, les flèches innombrables de ses églises et les murs rouges de son Alcazar.

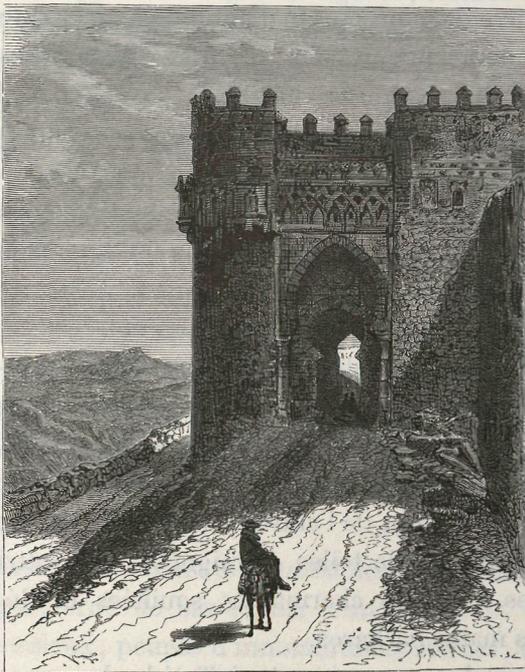
On franchit le pont d'Alcantara, qui jette sur le Tage une arche gigantesque. On passe sous une porte monumentale, la *Puerta del Sol*, admirable morceau d'architecture arabe; et par une route qui s'élève en lacet sur les flancs de la colline, on pénètre dans les rues

étroites et tortueuses de la ville. Là vous sentez que vous êtes au cœur même de la vieille Espagne. Tolède a été tour à tour capitale des rois visigoths, des rois arabes et des rois espagnols. Ces trois dominations successives y ont laissé leur empreinte; mais la dernière bien plus fortement que les deux autres. Ce qui domine ici, c'est le caractère sombre et dur du moyen



âge, un mélange de l'esprit ecclésiastique et de l'esprit guerrier. Ville épiscopale et royale, ayant longtemps porté le double diadème du souverain politique et du primat des Espagnes, Tolède, qui ressemble au dehors à une forteresse, est au dedans un amas de palais, d'églises, de couvents. Ses rues obscures, montueuses, sont bordées de hautes et massives maisons d'un aspect triste et sévère, solides comme des citadelles, percées de rares fenêtres que garnissent des grilles formi-

dables : les larges portails sont flanqués de colonnes de granit, et surmontés d'écussons sculptés dans la pierre ; les battants des lourdes portes de chêne sont historiés d'énormes clous en fer forgé, à tête de diamant. Les toits en auvent font saillie sur la rue, avec



leurs poutrelles découpées et peintes, et ajoutent encore à la sombre physionomie de cette ville, qui semble n'avoir pas changé depuis des siècles. C'est une ville du xiv^e siècle, ville du passé, ville morte. Aussi est-elle triste, de la tristesse des tombeaux : n'est-ce



point le tombeau de la vieille Espagne? Là où, dit-on, vivaient du temps des Maures 200,000 habitants, on en compte aujourd'hui 15,000 à peine. Les rues sont silencieuses, les maisons vides et muettes, les palais fermés : partout des ruines. Nulle part la vie moderne n'a refléuri sur ces débris des vieux âges. Il semble qu'on erre dans un musée d'antiquités; avec cette différence que les monuments, les restes historiques accumulés dans ce musée, et que le voyageur recherche curieusement, dédaignés par leurs possesseurs actuels, gisent dans un déplorable abandon, couverts de poussière, noircis de fumée, se dégradant tous les jours davantage, et voués, pour quelques-uns, à une destruction prochaine.

Cela est vrai particulièrement des morceaux d'architecture arabe qui subsistent encore. Nous avons visité un vieux palais mauresque dont plusieurs salles sont ornées dans le style de l'Alhambra : c'est aujourd'hui une masure louée à un menuisier; de l'une des chambres il a fait sa cuisine, de l'autre son atelier, tout encombré de planches et de toiles d'araignées. Cela attriste de voir ces dentelles charmantes souillées et déchirées par des mains barbares.

Au surplus, ce qui reste à Tolède des monuments arabes est assez peu de chose. On y attache peu d'intérêt, surtout quand on a déjà vu Séville et Grenade. Il faut faire une exception pour la synagogue, qu'on a transformée en église, sous le nom de *Santa-Maria-la-Blanca*. Cette synagogue, qui date, à ce qu'on croit, des premiers temps de la domination arabe, est un



édifice extrêmement original et curieux. Il se compose de trois nefs d'arcades mauresques en fer à cheval, soutenues par des piliers hexagones. Ces piliers se terminent par des chapiteaux de feuillage, qui sont tous variés. La nef principale, plus haute que les deux autres, supporte une galerie figurée, formée d'arcades à trèfle séparées par des colonnettes.

La cathédrale est célèbre. A mon goût, on l'a beaucoup trop vantée. Quoique d'un bon style, elle n'a ni la hardiesse et la grandeur de la cathédrale de Séville, ni même le caractère imposant de la Seo de Saragosse. Les voûtes sont étroites et basses, surtout celles des nefs latérales. Ce qui, aux yeux des Espagnols, et même de beaucoup d'étrangers, a fait le mérite de cette église, c'est la richesse des sculptures et des ornements de toute sorte dont elle est décorée, et, si on peut dire, encombrée. Il faut convenir que c'est prodigieux ; malheureusement le mauvais goût n'est pas, la plupart du temps, moins prodigieux que la richesse.

Ainsi le chœur est tout un édifice de marbre, fouillé, sculpté, orné de bas-reliefs d'un travail et d'un fini merveilleux, peuplé d'innombrables statues, revêtu du haut en bas d'ogives, de colonnettes, de flammes, de guirlandes, de fleurons. A l'intérieur, il est garni de stalles en bois sculpté, qui sont fort belles. Derrière l'autel s'élève un gigantesque rétable qu'on vous invite à admirer : immense machine toute couverte de dorure et de clinquant, toute surchargée de marbres et de peintures avec une profusion de saints et d'anges, de

gloires et de rayons, qui en fait un chef-d'œuvre de mauvais goût et de décoration théâtrale.

Une chapelle, remarquable par son aspect simple et sévère, est consacrée au culte mozarabe, et à ce titre mérite une mention. On sait qu'on a appelé Mozarabes, en Espagne, les chrétiens qui, restés dans le pays après la conquête et ayant accepté la domination arabe, continuèrent sous le sceptre des kalifes à exercer librement leur religion. Naturellement ils avaient gardé le rit en usage du temps des Visigoths. Revenus sous l'autorité des rois espagnols, ils demeurèrent attachés à ces usages, qui leur étaient devenus chers par leur ancienneté même, à ces traditions contemporaines des premiers siècles chrétiens, et que leur fidélité à la foi de leurs pères avait comme consacrées. Tous les efforts pour leur faire adopter le rit romain furent inutiles. Il y eut des émeutes dans Tolède à cette occasion. Le cardinal Ximenès comprit ce qu'il y avait de respectable dans cet attachement des Mozarabes à leur liturgie : quand il devint archevêque de Tolède, il voulut, pour assurer la perpétuité de ce vieux rit national, qu'une chapelle particulière lui fût affectée dans son église métropolitaine. Il fit plus ; il institua un chapitre spécialement chargé du service de cette chapelle, et qui devait officier selon le rit mozarabe. Aujourd'hui encore, le service religieux s'y célèbre conformément à ce rit ancien.

Au fond de cette chapelle est une grande fresque, fort pauvre au point de vue de l'art, intéressante au point de vue historique, qui représente la prise d'Oran par

le célèbre cardinal. Le paysage est de fantaisie; mais pour le reste, le peintre s'est exactement conformé au récit des historiens. Sur la droite, au bas de la colline, au centre de l'armée chrétienne, on voit Ximenès à cheval, revêtu de sa robe rouge, coiffé de son chapeau rouge. On porte devant lui l'étendard de la croix.

Tout ici est plein de la mémoire du grand cardinal. Dans la salle capitulaire nous venons de voir son portrait, placé à sa date dans la série chronologique des archevêques de Tolède : toile médiocre, qui ne donne guère idée du personnage.

C'était un terrible homme que ce Ximenès de Cisneros, qui, de simple cordelier, devint archevêque de Tolède, primat d'Espagne, grand chancelier de Castille, inquisiteur général, cardinal, confesseur de la reine Isabelle, ministre de Ferdinand le Catholique et régent du royaume pour Charles-Quint; moine austère, politique profond, esprit puissant, volonté de fer, âme inflexible et indomptable; une des plus grandes figures de l'histoire moderne, un des types les plus élevés et les plus nobles du caractère espagnol.

Il était né à Torrelaguna, petite ville de la Castille, d'une famille obscure. De bonne heure, sa science et ses austérités le rendirent célèbre. Le génie espagnol portait alors dans la dévotion monastique la même fougue passionnée que dans la guerre : il semble que des deux côtés ce soit la même soif de grandeur idéale, la même exaltation héroïque. Quand Ximenès meurt, Ignace de Loyola va paraître, et sainte Thérèse est déjà née.

Sur l'indication de l'archevêque de Grenade, Isabelle choisit Ximenès pour confesseur. On raconte que quand il parut à la cour avec ce corps exténué par le jeûne, ce front pâle, ces yeux caves et ardents, on crut voir un de ces anachorètes qui sortaient parfois de la Thébaïde pour faire rougir le vieux monde de sa mollesse et de sa corruption. Il fallut un ordre du pape



pour l'obliger d'accepter l'archevêché de Tolède, et de vivre avec la pompe qu'exige cette haute position. Mais, dans ces grandeurs qu'on lui imposait, il gardait les pratiques austères du simple religieux. Sous la robe de soie et de pourpre, il portait le cilice et le froc de Saint-François. Dans ses appartements ornés de riches tentures, il couchait sur le plancher et n'avait qu'une bûche pour oreiller.

Avec cela, une grandeur hautaine, une intrépidité de cœur qui imposaient à tous. Un jour, dit-on, comme il traversait une place pendant un combat de taureaux, l'animal furieux fut lâché, et blessa quelques-uns des siens sans lui faire hâter le pas. Ferdinand lui dut de garder la Castille, et Charles-Quint d'être roi d'Espagne. Devant cette volonté tenace et ce fier courage, les grands tremblèrent; et il ne se vantait point quand, montrant son cordon de Saint-François, il disait : « Voilà qui suffit pour brider l'orgueil des nobles de Castille. »

Ximenès refréna la turbulence ambitieuse des grands; mais il faut dire qu'il prépara aussi les voies au pouvoir absolu des rois, en commençant à détruire dans le pays les franchises provinciales.

A peine était-il mort, que Charles-Quint, continuant son œuvre, écrasait les communes comme le grand cardinal avait écrasé les nobles. Tolède avait joué le principal rôle dans leur résistance, légale d'abord, armée ensuite. Un de ses enfants, don Juan de Padilla, fut le héros de cette insurrection des *comuneros*, et le premier martyr de cette grande cause des libertés castillanes. Vaincu et pris à Villalar, il mourut sous la hache du bourreau. Avant de mourir, il envoya à sa femme, doña Maria Pacheco, les reliques qu'il portait au cou, et écrivit sa fameuse lettre à la ville de Tolède :

« A toi la couronne de l'Espagne et la lumière du
« monde; à toi, qui fus libre dès le temps des Goths,
« qui as versé ton sang pour assurer ta liberté et
« celle des cités voisines; ton fils légitime, Juan de
« Padilla, te fait savoir que par le sang de son corps tes